



Réinventer la radicalité

Ce n'est pas un livre de poésie, pas un livre de critique d'art, de philosophe, de théoricienne du queer, ce n'est pas une fiction, ni une autobiographie, pas seulement le portrait de trois personnages principaux en devenir, pas tout à fait un journal, mais c'est sûrement un livre de poète.

Pour le moins, la production d'une écrivaine dotée d'"une croyance démesurée dans le potentiel de protection de la forme elle-même". Cette forme qu'elle invente, indéfinie, néanmoins rigoureuse, subtilement architecturée et articulée, ne fonctionne pas seulement comme protection mais aussi comme permission. Elle donne au lecteur l'occasion d'appréhender ce qu'est concrètement la vie d'un individu, sa vie critique, sa vie psychique, physiologique, émotionnelle, sensationnelle. Les différents registres pratiqués dans ce livre sont à l'œuvre, ils se travaillent les uns les autres. Ils se contaminent, ils jouent entre eux avec nous, et leur intrication nous déplace et les redéfinit sans cesse.

Réinventer la radicalité est une perspective qui donne une bonne idée de ce que propose l'auteure. *Les Argonautes* ne sont pas réservés aux plus queers d'entre les queers, ni même aux queers. Ils mettent en présence

et en lumière une famille atypique, Maggie Nelson, "femelle (plus ou moins)", son compagnon, Harry, une butch sous testostérone, un garçonnet de 3 ans qui grandit, un autre enfant qui naît. Une des forces de ce livre est de nous faire comprendre qu'être enceinte est une transformation aussi bizarre que s'injecter de la "T" ou se faire enlever les seins. C'est dérangeant. "En surface, on aurait pu dire que ton corps devenait plus "masculin", le mien plus "féminin". Mais nous ne nous sentions pas comme ça. A l'intérieur, nous étions deux animaux -humains en cours de transformation l'un auprès de l'autre, témoins sans pression du changement de l'autre. En d'autres termes, nous prenions de l'âge."

Ne pas se laisser encager. Cette manière de déplacement rapide, de la question de l'identité dans le genre à l'identité dans le temps, est une des méthodes salvatrices dont se sert Maggie Nelson pour ne pas se laisser encager. Et aussi le *care*, l'écoute, sans projections, sans préjugés, de ce que l'autre a à dire.

Il ne s'agit pas seulement de politique, de militantisme, d'art ou de corps militants. Comme le dit cette auteure très au courant des débats autour du genre, il ne suffit pas d'introduire de nouveaux mots ("boi", "

cisgenre", "andro-fag") et de réifier leur signification, "il faut également s'éveiller à la multitude des usages possibles, des contextes possibles, des aïles avec lesquelles chaque mot s'envole". Et ce n'est pas pour autant un éloge de l'insaisissabilité. Maggie Nelson sait que l'art de la dérobaie inhibe certaines formes de plaisir, ou de bonheur, et qu'il faut "retraverser les mêmes révélations, prendre les mêmes notes dans la marge, (...) réapprendre les mêmes vérités émotionnelles, écrire le même livre, encore et encore, pas parce qu'on est stupide ou obstinée ou incapable de changement mais parce que de tels retours composent une vie".

Les Argonautes, variables et insistants, nous proposent d'ouvrir ce genre de "petit portail" repris de Foucault au détour d'un paragraphe : "Je pense que nous avons – et pouvons avoir – le droit d'être libres." Ça a l'air bien plat au premier abord ; en réalité, c'est plutôt chaud.

Céline Minard (écrivaineécrivaine) ■

par Céline Minard (écrivaineécrivaine)

